

Édith Piaf

par Albert Bensoussan

INÉDIT



folio
biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Édith Piaf

par

Albert Bensoussan

Gallimard

Crédits photographiques :

1 : Leemage. 2 : Roger-Viollet / Gaston Paris. 3 : Gamma-Rapho / Indivision Sérurier. 4, 5 : Ministère de la Culture — Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, Dist. RMN — Grand Palais / François Kollar. 6 : Sipa Press / Coll. Michel Ginies. 7 : Getty Images / Hulton Archive. 8 : Scoop / Paris Match / Nick de Morgoli. 9 : Akg-images / Walter Daran. 10 : Rue des Archives / AGIP. 11 : Gamma-Rapho / Stills. 12, 13 et 14 : Rue des Archives / Lebrecht / Maurice Seymour. 15 : Gamma-Rapho / Jean-Philippe Charbonnier. 16 : Gamma-Rapho / Jean Mainbourg. 17 : Sipa Press / Rex Features / Sharok Hatami. 18 : Tendance floue / Jean-Pierre Leloir.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Universitaire, écrivain et traducteur, Albert Bensoussan est agrégé d'espagnol, docteur ès lettres et professeur émérite à l'université de Rennes - 2. Auteur d'essais littéraires, dont *Retour des Caravelles*, *Confessions d'un traître* et *J'avoue que j'ai trahi*, ainsi que de fictions, notamment *Frimaldjezar* (prix de l'Afrique méditerranéenne) et *Dans la véranda* (prix du Grand Ouest), il est la voix française, entre autres, de Mario Vargas Llosa. Poète, il a publié *L'Orpailleur* (Éditions Alain Gorins). Dans la collection Folio Biographies, il est l'auteur de *Federico García Lorca* et de *Verdi*.

*À Déborah, ma femme,
qui me chante et m'enchanté.*

Avant-dire

Dans mon jeune temps les rues chantaient. Les radios ne tonitruaient pas aux cuisines, la télé ne bourdonnait pas au salon, le brouhaha n'avait pas envahi les artères, charriant la pollution des écouteuses. Et puis, et puis, le temps était là, lent et dispos, comme une offrande ou un fruit mûr dans lequel on pouvait mordre sans risque d'y laisser une dent. Alors une voix, une gorge de femme, venait un beau matin occuper la place. Les balcons s'éclairaient de visages, les gosses descendaient avec le porte-monnaie de maman, et alors, comme une vague à l'assaut des murs, victorieuse des cloisons, la voix clamait à tout vent « Ah ! je l'aimais tant mon amant de Saint-Jean... » « Y'a tant d'amour sur cette terre... » « Laisse un peu la fenêtre ouverte... » « Y'avait du soleil sur son front qui mettait dans ses cheveux blonds de la lumière... »^{1*}, et tant d'autres airs qui tourbillonnent encore dans ma mémoire comme un envol de glycines ou le brâme des marées.

L'acolyte à côté de la chanteuse tenait d'une main

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 212.

la sébile ou le béret pour ramasser la monnaie et, de l'autre, une liasse de partitions — un simple feuillet plié en deux avec les photos des grands interprètes à la une, la liste des concessionnaires musicaux en page quatre et, au milieu, la ligne musicale en clé de sol, surmontée des paroles de la chanson, et aussi, parfois, la ligne de l'accompagnement en clé de fa. Ceux qui renâclaient à faire l'aumône achetaient alors la partition, et nos tiroirs s'encombraient ensuite de tous les succès de ce temps-là.

Chanteuse des rues, c'était alors un métier. Un spectacle qui retenait, pour un quart d'heure, l'attention des gens de la rue, de la place, du quartier, et même le facteur qui, naguère, allait toujours à pied, suspendait sa sacoche dans son dos et laissait courir son courrier. Demain, lui aussi hanterait les rues en déclamant d'un timbre chaud : « Je pense à vous quand je m'éveille [...] / Je vous revois quand je sommeille²... »

C'était le temps des chanteuses réalistes, comme on les appelait, celui de Damia et de ses caboulots, de Fréhel la Bretonne (« La complainte » chantée dans le film *Pépé le Moko* en pleine Casbah d'Alger), de Berthe Sylva, et ce succès que fredonne encore mon épouse (« Où sont tous mes amants »), de Lucienne Delyle, bouleversante interprète de « Mon amant de Saint-Jean » à la Libération, de Lucienne Boyer, dont le tube « Parlez-moi d'amour », depuis 1930, est encore sur toutes les lèvres. Comme il le fut sur celles de leur grande héritière, la Môme Piaf, qui interpréta d'abord cette chanson-là avant que tant de compositeurs ne se jettent à ses pieds

pour mettre en musique ses propres paroles — ou celles qu'ils lui prêtaient — où elle chantait avec tant de flamme la passion, la vie, la mort, l'amour...

En ce beau mois de mai 2012, le président fraîchement sorti des urnes françaises fut aussitôt salué par une ritournelle d'accordéon : « La vie en rose ». Édith était encore là, convoquée, bien vivante, avec les mots qu'elle avait elle-même choisis en s'accrochant à la vie, à la beauté des choses, car, comme elle le dira : « Il n'y a qu'une seule belle chose au monde : ce sont les chansons d'amour³ ! »

Et tout en haut de l'affiche, celle qui fut la petite et souffreteuse Édith Giovanna Gassion, avant d'être « la Môme » et de devenir à tout jamais Piaf.

La petite môme

Au début sont les pleurs. Les pleurs d'un enfant qui naît on ne sait trop où... Dans la rue, dit la légende, le corps du bébé glissant du ventre de sa mère droit sur la pèlerine d'un agent de police. Devant le 72 rue de Belleville, dans le XIX^e arrondissement de Paris. Une plaque apposée au mur de cet immeuble l'affirme. Et pourtant, ce 19 décembre 1915, la mère prise de douleurs fut, en fait, transportée par deux policiers à l'hôpital Tenon, dans le XX^e arrondissement, rue de la Chine à Ménilmontant, où à cinq heures du matin vint au monde la petite Édith Giovanna. C'est d'ailleurs là-même, à un jet de pierre, que fut inaugurée le 11 octobre 2003, pour le quarantième anniversaire de la disparition d'Édith Piaf, la place qui porte son nom (métro porte de Bagnolet), ornée d'une statue de la chanteuse, œuvre de Lisbeth Delisle. La statue est plutôt mal exposée, devant une banque, un bistrot, un parking, et l'on ne voit sur ce paysage qu'une petite silhouette torse ; mais si l'on s'approche, et en montant un peu sur le piédestal, alors on découvre, tourné vers le ciel, un visage tourmenté, une bouche ouverte

sur un cri, et ce bronze acquiert toute sa force expressive. Édith Piaf statufiée, certes, mais nous n'en sommes pas encore là. Le mythe n'est pas encore né, même si la légende s'empare de l'enfant dès ses premiers instants.

Rien n'est dans la norme lorsque l'enfant paraît. Rien ne sera jamais dans la norme dans l'existence tumultueuse d'Édith Piaf. Gosse des rues, enfant de la balle, fille du bitume, quel regard porter sur cet univers où elle accoste, vomie d'un ventre peu accueillant ? La mère est chanteuse des rues et vedette des beuglants. Elle chante pour gagner sa vie, ou plutôt son verre, car elle traînera toujours l'étiquette d'alcoolique, de droguée et de marginale, voire de zonarde. On ne sait pas grand-chose de cette Annetta Maillard qui avait pris pour nom d'artiste celui de Line Marsa. Drôle de nom qui semble renvoyer au Maghreb, si l'on sait que La Marsa désigne cette banlieue de Tunis, au demeurant chic et cossue. Le Maghreb, justement, est bien dans l'arbre généalogique d'Édith Piaf, puisque sa grand-mère maternelle se nomme Emma Saïd Ben Mohamed, née à Soissons en 1876, d'un père marocain (de Mogador ou Essaouira), Saïd Ben Mohamed, et d'une mère italienne, Marguerite Bracco (née à Murazzano, dans le Piémont), tous deux acrobates de cirque et gens du voyage. Nous sommes là dans un beau nomadisme. La grand-mère d'Édith Piaf accentuera son « arabité » en choisissant Aïcha comme nom de scène — car elle est, elle aussi, chanteuse et artiste de cirque où elle présente un numéro de puces sauteuses ! Emma-Aïcha épouse en 1894 Eugène

Maillard, rencontré en Italie lors d'une tournée de cirque. Leur fille naît à Livourne en 1895, et va recevoir les prénoms tout italiens d'Annetta Giovanna. L'enfant, en grandissant, suivra la même voie que ses parents : le cirque, où elle sera écuyère et funambule puis, après divers accidents, elle se reconvertira dans la chanson en chantant dans des cabarets de quartier, les fameux beuglants enfumés et vulgaires à souhait. Elle avait, semble-t-il, une très belle voix pour pousser la goulante — ce type de chanson populaire qui sera, plus tard, au répertoire de la Môme Piaf (« La goulante du pauvre Jean ») —, mais mourut dans la misère, l'alcool et la drogue en 1945, malgré toute l'aide — financière — que lui apportera sa fille (qui, néanmoins, lui refusera le caveau de famille où reposent les Gassion). Line Marsa ne fut pas vraiment une mère pour cette enfant qui va naître de l'union de l'artiste avec un « antipodiste », Louis Gassion. Lui s'inscrit dans cette mode du contorsionnisme dont Toulouse-Lautrec a brossé l'archétype avec son « Valentin le Désossé », s'affichant avec la Goulue. Nous avons là un Français de vieille souche, Normand né dans le Calvados, mais dans une famille pauvre. Sa mère, Léontine Louise Descamps, tient une maison close à Bernay, dans l'Eure, à deux heures de Paris, et son père, Victor Alphonse Gassion, est écuyer de cirque. Quant aux sœurs de Louis, elles sont également saltimbanques et se produisent sous le nom de « Sœurs Gassion », acrobates. On le voit, la généalogie d'Édith Piaf est on ne peut plus typée, marquée par la vie itinérante, nomade, pauvre et incertaine

des gens de cirque et de prostitution. Elle est bien une enfant de la balle, élevée n'importe où et n'importe comment, et surtout sevrée de tendresse, celle qui répétera justement ce refrain :

Dans la vie on est peau d'balle
Quand notre cœur est au clou
Sans amour on n'est rien du tout¹.

Car l'amour, celui qu'un enfant vous réclame, elle n'en verra guère la couleur, n'en sentira guère la caresse. Comment s'étonner, alors, que la première phrase du récit d'Édith Piaf, *Ma vie*, soit justement : « L'amour m'a toujours fui² » ?

Annetta épousa Louis en 1914, un enfant naîtra de cette union, qui va porter le glorieux prénom de celle dont on parlait tant aux premiers jours de la Première Guerre mondiale, l'infirmière et résistante anglaise Edith Cavell, fusillée trois mois plus tôt par les Allemands. Le père, en cet instant, n'est pas là, car il est à la guerre, comme tous les hommes valides de ce temps-là. Édith Giovanna Gassion est donc née à Paris le 19 décembre 1915, à cinq heures du matin et à l'hôpital, en dépit de la légende qui voudra à tout prix que cette gosse de la rue soit née devant la porte de chez sa mère. Le mythe de Piaf, disons-le d'emblée, fut souvent servi, alimenté, célébré par l'artiste elle-même qui vivait dans l'univers de la poésie, de la chanson et des fantasmes, et qui, dans les nombreuses interviews à venir, tenait à donner à son public ou à ses lecteurs cette part du rêve, tant dévoyée et galvaudée ensuite par ce qu'on

appelle la presse *people*. C'est donc au 72, rue de Belleville qu'elle voulait accréditer sa venue au monde, alors qu'en fait la naissance fut bel et bien déclarée et consignée à l'hôpital Tenon, rue de la Chine, soit que des agents de police aient recueilli le bébé et la parturiente au seuil de la maison, soit qu'ils aient convoyé la femme sur le point d'accoucher jusqu'à l'hôpital, mais finalement qu'importe ? L'image d'un bébé échouant sur la pèlerine d'un agent de police étalée sur le pavé est tellement plus séduisante et accordée à celle qui chantera bientôt : « Je ne suis qu'une fille du port, qu'une ombre de la rue... »

Et voilà comment l'on peut lire sur la plaque apposée sur le mur de l'immeuble où vivait sa mère :

Sur les marches de cette maison
naquit le 19 décembre 1915
dans le plus grand dénuement
Édith Piaf
dont la voix, plus tard,
devait enchanter le monde.

En novembre 1969, six ans après sa disparition, cette plaque serait dévoilée par Maurice Chevalier — qui fut l'un des premiers à l'applaudir lors de ses débuts au cabaret —, tandis que Bruno Coquatrix, le directeur de l'Olympia, dont elle fit, en partie, la fortune, prononcerait l'éloge funèbre de la chanteuse, en présence de Théo Sarapo, jeune veuf, de sa famille, de ses amis et d'une foule évaluée à dix mille personnes. La légende est bien installée, et celle que

ses intimes appelaient Didou, en aurait été heureuse, d'en haut, elle qui croyait tellement aux esprits, au Ciel, au Bon Dieu, à la mémoire vive des défunts.

Mais ce bébé-là, sa mère ne va pas s'en occuper. Très vite cette « artiste lyrique » va reprendre la route. Line Marsa va vers son destin de... chanteuse des rues, nomade, alcoolique, on ne sait trop. Mais elle a, tout de même, confié l'enfant à sa propre mère, Aïcha ou Emma, qui a aussi une belle voix. En fait, la Marsa est la dépositaire de la voix, transmise à sa fille, elle dont Arletty dira — fielleusement, peut-être — qu'elle avait une plus belle voix qu'Édith Piaf : « C'était pas la mère qui avait la voix de la fille, c'était la fille qui avait la voix de la mère³. » Michel Simon, alors jeune acrobate débutant, dit aussi avoir connu cette Line Marsa : « Elle chantait, dans une robe noire, des chansons tristes⁴ », mais sans doute faut-il voir dans ce témoignage une substitution d'images, voyant la mère à l'image de la fille, y compris dans sa tenue de scène, et éclairant la vérité du passé à la lumière du présent légendaire.

Le bébé sera donc bercé, peut-être, par des chants berbères du Maroc, encore que, là aussi, le récit flirte avec la légende. Car on a souvent présenté cette femme, Emma de son prénom véritable, née en France d'un père marocain, comme une Kabyle, ce qu'elle n'était certainement pas, la Kabylie se trouvant en Algérie. Ces Berbères du Sud marocain sont appelés Chleuhs*, avec un parler berbère qu'on

* C'est Pierre Dac qui, à ses débuts, eut l'idée d'appeler les « Boches » des « Chleuhs », en se souvenant de la guerre du Rif (1921-1926) et de la résistance marocaine contre l'occupant français.

appelle le chleuh, appartenant à la grande famille linguistique du Tamazight. Mais laissons cela aux philologues. La grande famille berbère de la diaspora ne manquera pas de revendiquer Édith Piaf (au même titre que Mouloudji ou qu'Isabelle Adjani) au panthéon des gloires d'outremer données à la France.

Emma-Aïcha est une femme de cirque, assurément, et donc d'une sédentarité difficile : mais, sur ses vieux jours, il semblerait qu'elle ait passé ses journées ou ses soirées au bistrot, et nous imaginons bien qu'elle ait pu asseoir la petite Édith sur le zinc et l'ait fait chanter pour attirer, soit la pitié, soit la générosité des habitués remplissant son verre. De là qu'on ait attribué aussi à Édith Piaf cette légende des biberons mêlés de gros rouge. On imagine aisément, en revanche, que l'enfant soit restée livrée à elle-même, plus ou moins à l'abandon. Mais elle a eu la chance d'être récupérée, peut-être par sa tante Zéphora, jeune sœur de son père, ou bien par son père, Louis, que nous avons laissé à la guerre, mais qui aurait très bien pu, à l'occasion d'une permission, passer chez sa belle-mère voir sa fille et la sauver de pareille misère. Zaza — petit nom de Zéphora — s'attribue ce sauvetage, et il est vrai qu'on imagine mal comment un soldat au front puisse avoir cette liberté de mouvements. Ce qui nous importe, c'est que l'enfant va se retrouver, cette fois, aux bras de sa grand-mère paternelle, Louise-Léontine, qui tient à Bernay en Normandie, sur la route d'Évreux, une maison de rendez-vous, ou disons plutôt un bordel campagnard. Changement de décor, l'enfant vit cette fois au grand air, mange

bien, et les demoiselles — une dizaine de « pauvres filles », comme les qualifiera plus tard Piaf⁵ — sont en adoration devant ce bébé qui gazouille et peut-être même chante déjà. La maison est vaste, avec ses deux étages et ses chambres confortables. Une photo de la petite Édith nous la montre bourgeoisement habillée et le visage joufflu : c'est le bonheur au sein du gynécée. Son père viendra la voir, sans doute après la fin de la guerre, Édith Piaf dira se souvenir de cet homme récemment débarqué et lui disant : « C'est papa. »

Quelle éducation aura pu recevoir l'enfant, dans cette atmosphère ? Reconstituant sa propre existence, Édith Piaf imputera à la fréquentation des pensionnaires de la maison galante de sa grand-mère sa faiblesse vis-à-vis des hommes et le mauvais chemin qu'empruntera sa vie d'adulte :

Ma mère n'avait pas été à mes côtés pour m'apprendre que l'amour pouvait être tendre, fidèle, doux, tellement doux. Toute mon enfance, je l'avais passée parmi les pauvres « filles » de la maison que « tenait » ma grand-mère à Lisieux... Cette éducation n'avait pas fait de moi un être très sentimental... Je croyais que lorsqu'un garçon appelait une fille, la fille ne devait jamais refuser⁶.

Nous reviendrons sur cette facilité à passer d'un homme à l'autre. En attendant, son souvenir le plus parlant sera celui de sa cécité. Oui, Édith aurait perdu la vue, puisqu'en 1954, lors de la mémorable émission *La joie de vivre*, à la question : « Quelle fut votre première joie de vivre ? », Édith Piaf répondra spontanément et sans hésiter : « Le jour où j'ai

Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND

Tchekhov, par VIRGIL TANASE

Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX

Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie Française (fondation Le Métails-Larivière).

Verdi, par ALBERT BENSOUSSAN

Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD

Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU

Wagner, par JACQUES DE DECKER

Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN, prix du Grand Ouest des écrivains de l'Ouest 2011.

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Édith Piaf

Albert Bensoussan

Cette édition électronique du livre
Édith Piaf d'Albert Bensoussan
a été réalisée le 24 mai 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070449323 - Numéro d'édition : 245906).

Code Sodis : N53577 - ISBN : 9782072477133
Numéro d'édition : 245908.